

ARIANE BOIS  
Le monde  
d'Hannah

ROMAN



« D'UNE SENSIBILITÉ  
ET D'UNE SOBRIÉTÉ POIGNANTES. »  
MARIE-CLAIRE

  
CHARLESTON  
POCHE

ARIANE BOIS

## LE MONDE D'HANNAH

Paris, hiver 1939. Hannah et Suzon vivent dans le « petit Istanbul », un quartier populaire du XI<sup>e</sup> arrondissement. Elles s'aiment comme on s'aime à dix ans, d'une amitié solaire, loin des lâchetés et de la barbarie des adultes. Quand la guerre éclate, elles découvrent le marché noir, les sirènes qui hurlent et les rafles. Pour Hannah, juive, c'est la peur, l'expropriation et l'exil en Turquie, pays natal de ses parents ; pour Suzon, c'est encore la protection du douillet appartement familial. La guerre terminée, les deux jeunes filles se revoient, mais leur monde a disparu. Tant bien que mal, elles tentent de retrouver la complicité des après-midi sucrés de leur enfance, avant que l'horreur ne les emporte. Jusqu'au jour où Hannah découvre un terrible secret. Leur amitié résistera-t-elle à ce que la guerre a ruiné ?

**« Un roman sensible et attachant. »**  
***Le Nouvel Observateur***

**Ariane Bois** est romancière, grand reporter et critique littéraire. Récompensée par neuf prix littéraires, elle est l'auteure de *Et le jour pour eux sera comme la nuit*, *Sans oublier*, *Le Gardien de nos frères*, *Dakota Song*, *L'Île aux enfants* et *L'Amour au temps des éléphants*.

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-840-4



9 782368 128404

**8,50 euros**  
Prix TTC France  
Rayon : Littérature française



  
**CHARLESTON**  
**POCHE**

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

LE MONDE  
D'HANNAH

De la même auteure, aux éditions Charleston

*Le Gardien de nos frères*, 2018

*Sans oublier*, 2019

*L'Île aux enfants*, 2020

*Dakota Song*, 2021

*L'Amour au temps des éléphants*, 2022

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2011.

Cette présente édition est publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-840-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Ariane Bois

LE MONDE  
D'HANNAH

*Roman*

ROBERT LAFFONT



*À ma mère, qui fut une de ces petites filles  
dans un train pour Istanbul.*

*À François, qui m'a fait accepter le passé,  
apprécier le présent, et m'a donné  
au moins cinq bonnes raisons  
de croire en l'avenir.*





*« Je twisterais les mots s'il fallait les twister  
Pour qu'un jour les enfants sachent qui vous étiez. »*

**Jean Ferrat**



« Je crois que ceci t'appartient », osa Hannah, à bout de souffle, à la traîne d'une chevelure rousse qui filait dans la rue de la Roquette. Dans sa main, elle tenait une écharpe, écarlate, comme son visage. La fille, qui portait un tablier gris identique au sien, ne se retourna même pas. Hannah avait dû courir derrière ces jambes montées sur ressort, ce cartable marron qui brinquebalait, ces boucles fauves telle une myriade de feuilles mortes dans la lumière de l'automne parisien. Interloquée, elle insista :

« Dis... Elle est à toi, cette écharpe ? »

Cette fois, la grande s'arrêta net et lui fit face. Une nuée de taches de rousseur, un nez long, trop long dans un visage tout rond. Ses yeux d'un vert irréel, couleur de salade mouillée, transpercèrent Hannah, qui bredouilla :

« Je l'ai trouvée par terre, là-bas... »

Silence. Hannah chercha quelque chose à répondre quand l'étrange créature lui arracha l'écharpe des mains en sifflant :

« Très bien... Et maintenant, laisse-moi tranquille. Sinon je t'étrangle avec ! »

Puis elle relança sa course infernale, ses cheveux de feu au vent, prêts à rompre l'élastique qui les retenait.

Hannah connaissait cette fille. Depuis deux semaines, elles fréquentaient la même classe de huitième, à l'école de la rue Keller. Suzanne Dupuis, elle s'appelait. Mais tout le monde disait « Suzon », avec une nuance de respect et de crainte dans la voix, à cause de ses mains de catcheuse et de sa voix de stentor. Suzon n'hésitait pas à donner du poing quand une élève faisait son intéressante ou se moquait de sa prétendue odeur de rousse. À dix ans, elle avait déjà redoublé. La maîtresse la traitait de tête brûlée, de bonne à rien. Ce dont elle se fichait éperdument.

Hannah reprit sa marche en sautant à cloche-pied, malgré le poids de son cartable. « Bizarre quand même de me répondre comme ça... », se dit-elle. Mais pourquoi une fille telle que Suzon s'intéresserait-elle à une gamine de neuf ans incroyablement timide ?

Hannah tourna au coin de la rue Popincourt, sa rue. À la vue de ses cheveux d'un blond presque blanc, Odette, la crémillère à la poitrine imposante, la salua d'un ton jovial derrière son étal :

« Mademoiselle Behar, comment vas-tu aujourd'hui ? »

Odette avait un fils, René, à la bouille joufflue et aux cheveux dressés en épis sur la tête. Il regarda

passer Hannah et devint écarlate. Sa maman, alors, éclata de rire, l'invitant à goûter des morceaux de fromage aux textures inconnues ou une cuillère de crème fraîche moulée à la louche. Tous les matins, de gros percherons apportaient le lait dans d'énormes bidons qui s'entrechoquaient et réveillaient Hannah. Elle aimait ce bruit et les crottins semés comme les cailloux du Petit Poucet par les chevaux en remontant la rue. Ce quartier, c'était sa vie. Quatre petites artères où son cœur battait en paix : la rue Popincourt, la rue Basfroi, la rue de la Roquette, la rue Sedaine. Un quadrilatère blotti près de la place Voltaire. Ce « Petit Istanbul », comme aimaient à répéter ses parents, ne dormait jamais vraiment avec ses airs d'accordéon, ses crieurs de journaux, ses apostrophes incessantes d'une maison à l'autre. Tout un petit peuple vivait là, composé de chaisiers, de tapissiers, d'ouvriers ébénistes, de polisseurs de glace. On se bousculait sur les trottoirs étroits, on se claquait la bise. Pendant la semaine, on travaillait dur. Le dimanche, les filles bien mises se promenaient par bancs de quatre ou cinq, les garçons les sifflaient, tentaient de leur parler, et les quelques cafés ne désemplissaient pas. L'orgue de Barbarie semblait accompagner les habitants dans leurs allées et venues, nimer leurs pas de gaieté et de douceur. Là, ils étaient chez eux, entre eux, protégés des regards un peu condescendants des autres Parisiens.

Au 4 de la rue s'élevait un immeuble étroit, haut de cinq étages. Hannah s'engouffra sous la porte cochère par laquelle passaient encore des chevaux au siècle dernier et traversa une cour intérieure où

poussaient des brins d'herbe entre les pavés. Un volailler y élevait des poules rousses et blanches, leur tordant parfois le cou, au grand effroi d'Hannah. À côté, un serrurier affûtait ses outils dans son atelier. Lui aussi la salua, du menton. Pas causant, le gars. On racontait qu'il était hongrois mais personne ne connaissait son nom. On le sifflait devant chez lui et il venait dépanner les gens du quartier, sans sourire ni moufter. Hannah habitait la partie sur cour.

Elle monta l'escalier où flottait une odeur d'oignons, de viande et d'épices. Sa mère avait dû aller chez Abramoff, aux Cinq Continents, l'épicerie orientale qui sentait si bon la Turquie, au 66 rue de la Roquette : la menthe, les épices, le kashkaval, ce fromage sec comme un coup de trique, et même le raki dégusté parfois sans façon, près de la caisse, entre habitués. Une fois par semaine (pas plus, l'argent manquait), les familles se rendaient en procession chez le *bakal*, l'épicier en turc. Dès la porte franchie, la fête pouvait commencer. Les femmes goûtaient aux olives conservées dans les tonneaux, les hommes découvraient les épices présentées dans les bassines en émail. Quand le vendeur était de bonne humeur, il offrait aux enfants de la halva aux pistaches ou au chocolat, qu'ils dévoraient sur le trottoir.

Hannah poussa la porte de la maison, la referma doucement, et s'immobilisa en percevant des éclats de voix. Celle de son père, sèche. Celle de sa mère, pincée. Ses parents ne s'entendaient pas. Un mariage arrangé, à la fin des années vingt, à Istanbul, comme il y en avait tant. Il avait fallu marier Haïm,

ce doux solitaire qui ne vivait que dans les livres et la poésie, incapable d'exprimer ses émotions, surtout avec les filles. Cécile Levinescu avait souhaité pour sa part échapper à sa Roumanie natale, à un milieu modeste, à l'antisémitisme forcené. Passant facilement de l'euphorie à l'abattement, cette jolie blonde un rien fragile rêvait de changer son fiancé, de s'installer à Istanbul, de mener la vie confortable d'une femme de fonctionnaire. Mais Haïm avait d'autres projets : il avait appris le français à l'Alliance israélite universelle, admirait les Lumières, Hugo, Baudelaire et Verlaine. À la fin de l'Empire ottoman, après la confiscation des biens des minorités par Mustafa Kemal sous couvert de nationalisme, il avait quitté la Turquie pour s'installer à Paris. Pas pour des raisons politiques. Par amour de la France. Un amour presque mystique. Pour lui les bals du 14 Juillet, les Grands Boulevards en été, le Tour de France incarnaient le bonheur sur terre. Cécile s'était inclinée, mais le lui faisait payer tous les jours, toutes les nuits aussi.

Depuis l'entrée en guerre contre l'Allemagne, le mois dernier, les Behar se disputaient souvent pour des peccadilles. Mais là, cela paraissait plus grave.

« Tu n'as pas pu faire cela, Haïm, ce n'est pas possible !

— Tu ne comprends pas... Je suis obligé !

— Obligé ? Obligé à quoi ? Tu es citoyen turc ! Cette guerre, tu n'as pas à t'en mêler... »

Son père continuait, un ton plus haut.

« Tu te trompes, Cécile. La France m'a tout donné. Quand je suis arrivé seul en 1925, je ne possédais rien. Je lavais mes chaussettes dans l'évier

d'une chambre crasseuse, louée au mois à l'hôtel de l'Europe. J'ai dû travailler, m'accrocher, porter les "bogots", les ballots, vendre à la postiche, sur les marchés, des tricots de corps et du linge de maison, tout cela pour quelques francs. Aujourd'hui, nous avons une belle boutique, tu gagnes ta vie comme couturière, notre fille est française. Fini l'exil, nous ne sommes plus de passage. Je dois servir ce pays, me montrer digne de lui, me battre avec les autres. »

Cécile aussi se battait, à sa manière.

« Mais ils ne veulent pas de toi ! Un étranger, juif en plus...

— C'est vrai, concéda Haïm. À la Légion, ils n'aiment ni les Juifs ni les étrangers. Un sous-off rigolait même en parlant d'un régiment Royal Youpin... Mais depuis septembre, j'ai tellement insisté qu'ils ont fini par me prendre. Dix fois, j'y suis retourné ! Tu aurais dû voir la foule à la caserne de Reuilly ! Tout le monde voulait se battre : des pères de famille, des étudiants, des commerçants. Ces gars ont compris le danger que représente Hitler. Pour nous tous, les étrangers, les Français, les Juifs.

— Exactement, c'est trop dangereux. Comment va-t-on vivre ? Qui va s'occuper de la *botika* ? »

À ce mot, Hannah, blottie contre la porte, sourit presque. Ses parents parlaient français évidemment, mais se disputaient en judéo-espagnol, le dialecte de Haïm, ce mélange d'espagnol le plus pur, le castillan du XV<sup>e</sup> siècle, et de mots grecs, turcs ou bulgares, appelé aussi *djudyo*. Une langue chantante, harmonieuse. Ils s'engueulaient aussi dans le yiddish rocailleux de Cécile, ou en turc, croyant qu'ainsi la petite ne comprenait pas. Ils se trompaient, bien



sûr. Depuis sa naissance, Hannah attrapait les mots au vol. Elle en saisissait presque tous les sens. Sans le dire.

« Tes parents sont tout près, reprit Haïm. Ils vont t'aider. »

Quand leur fille avait rejoint Haïm en France, Jo et Rachel Levinescu l'avaient suivie. Pas enchantés de quitter la Turquie, après la Roumanie, mais après tout, ils n'avaient que cinquante-cinq ans, ils pouvaient refaire leur vie. La Turquie qui les avait adoptés avait changé. Les problèmes avec les autres communautés, grecque et arménienne, les préoccupaient, des rivalités s'attisaient pour trouver un logement ou du travail. Le statut de *dhimmis*, ces citoyens de seconde zone, protégés certes, mais écartés de nombreux postes et soumis aux brimades de l'administration, leur pesait. En France, le pays des droits de l'homme, ils pensaient vivre tranquilles, près de Cécile, de Haïm et de leurs futurs petits-enfants... « *Machallah* (Si Dieu veut). » Ne disait-on pas « heureux comme Dieu en France » ?

Haïm chercha à faire fléchir sa femme.

« Et puis, ça ne durera pas. Tu sais bien que la ligne Maginot est infranchissable. »

À ce moment, le parquet craqua sous les pieds d'Hannah.

« Chichek ? C'est toi ? »

*Chichek*. « Fleur » en turc. Son père l'appelait ainsi. Ou *Hanum* (favorite du harem), ou encore Petit Loukoum. Il avait une passion pour sa fille, qui le lui rendait bien. Tous les deux habitaient un monde à part, un monde à eux. Il lui avait appris à lire et à écrire avant l'école du quartier, il

lui rapportait souvent du Zan ou un sucre d'orge enfouis dans l'une de ses gigantesques poches, et le soir, après le dîner, lui récitait du Rimbaud.

Devant leur fille unique, leur merveille aux cheveux clairs, aux yeux bleus comme allumés de l'intérieur, si fine qu'elle en paraissait évanescente, les parents se taisaient subitement. Pourquoi évoquer cette guerre devant elle ? Elle ne comprendrait pas. Mais Hannah comprenait, un peu, à sa façon. On parlait de tout à l'école, même de la folie des adultes.

Ce silence hypocrite lui pesait. Elle voulait fuir ce deux pièces confiné, où le gros ventre du poêle à charbon prenait ses aises. Petite, elle le voyait comme un monstre capable de la brûler si elle passait trop près. En grandissant, elle s'en était rapprochée, au point de le caresser chaque fois qu'elle rentrait, malgré l'interdiction de sa mère. Au milieu de la pièce trônaient la machine à coudre Singer, le mannequin Stockman qu'elle s'amusait à prendre pour une poupée géante, les innombrables boîtes de fil qui servaient à Cécile à ourler des robes, raccourcir des pantalons, repriser des chemises. Le soir, dans la demi-pénombre, avec ses épingles luisantes entre les dents, sa mère ressemblait à un dragon cracheur de feu.

« Tu veux dîner ? J'ai fait des *borekitas*. »

Des borekitas, ces chaussons de viande odorants, voilà ce qui parfumait la cage d'escalier ! Depuis deux ans, Hannah souffrait de crises d'asthme. La trouvant chétive, Cécile la couvait, tentait de la remplumer. Mais Hannah préférait se coucher. Elle dormait sur le canapé aux ressorts épuisés, derrière

un paravent qu'on déplaçait. Prétendant un mal de tête persistant, elle s'allongea, fixant la fissure au plafond qui semblait s'élargir tel un fleuve. Dans la pièce étroite comme un cercueil, les murs l'englou-tissaient.

Elle avait oublié de faire pipi. Pas envie de se rele-ver, d'allumer une bougie, de monter trois marches sur le palier, de s'accroupir en prenant garde ne pas se mouiller dans ces cabinets « à la turque ». Elle essayait de ne pas penser à l'eau qui coule quand on va la chercher dans un grand broc à l'étage infé-rieur, ni à la douche brûlante qu'elle savoure une fois par semaine avec sa mère aux bains municipaux, rue de la Roquette... Elle soupirait, se tournait sans cesse. Elle s'en moquait bien de la Roumanie, de la Turquie, de ces pays que ses parents évoquaient avec des trémolos dans la voix. Même la guerre, les Allemands et cet Hitler qu'on entendait parfois vitu-pérer dans le poste de radio l'indifféraient. Demain, il y avait école. Peut-être pourrait-elle dire un mot à Suzanne Dupuis qui l'avait tant surprise par son attitude ?



## 2

Pendant deux semaines, Hannah chercha le regard de Suzon en classe, mais l'autre l'ignorait, occupée à ronger ses ongles, à regarder par la fenêtre, à soupirer avec application. Dans la cour, les plus déléguées entouraient la rousse, lui chuchotaient à l'oreille, devançaient ses moindres désirs. Hannah observait le manège, fascinée par l'allure de cette fille, sa peau translucide, ses grandes mains qu'elle lançait dans les airs, son insolence, surtout. Dernièrement Suzon avait « répondu » à la directrice, encaissant sans broncher quatre heures de colle. Quand la sonnerie crépitait, la créature s'enfuyait dans un fracas de livres ramassés, de cartable refermés, de chaises repoussées. Toujours en mouvement. Une dynamo en marche.

En classe, on murmurait que la chevelure indomptable de Suzon abritait des poux. Quand quelqu'un osait aborder le sujet, elle se grattait ostensiblement, s'amusait à imiter des poux géants sautant sur les

cheveux de ses amies. Hannah ne pouvait se figurer une telle honte. Sa mère inspectait son crâne tous les samedis, brandissant le flacon de Marie-Rose en cas d'hôte suspect.

« Nous devons rester propres ! » martelait Cécile, qui traquait aussi avec un soin maniaque (selon Haïm) la moindre miette égarée dans leurs seize mètres carrés.

Hannah aurait aimé rejoindre la petite bande qui tournait autour de Suzon mais, outre sa timidité, elle n'en avait pas le temps. Un tour de manège sur la place de la mairie ou une promenade dans le quartier lui paraissaient un luxe. Comme tant d'autres enfants, elle devait aider sa mère à livrer les clientes, préparer le thé pour les *vizinas*, les voisines qui s'invitaient l'après-midi, sortir le fil blanc pour les revers et les poches, coudre même tard dans la nuit, en cas de commande importante. Elle passait aussi beaucoup de temps rue Sedaine, au magasin dont la devanture arborait leur nom *Behar*, la fierté paternelle. Cécile n'y mettait jamais les pieds, par principe. Le commerce, c'était vulgaire. Elle aurait préféré voir Haïm dans un bureau, encadré par des horaires, des collègues, des chefs qu'elle aurait pu inviter à dîner.

Hannah adorait l'odeur de pipe qui flottait dans ce magasin, le ballet des représentants et des copains, les boîtes en carton en équilibre instable où dormaient torchons, serviettes, chemises de nuit, tricots de corps, soutiens-gorge, de vrais falbalas. « Du gros et du détail, comme dans la vie », plaisantait Haïm. Elle aimait se déguiser, fabriquer des bateaux avec des brassières aux tailles surprenantes.

Son père la rabrouait gentiment : pas convenable, surtout si une cliente entrait. Avait-on vraiment besoin de ce cruel harnachement ? Menue comme une sauterelle, Hannah en doutait, même si sa mère l'assurait qu'un jour son tour viendrait. Ce jour-là paraissait lointain, inaccessible.

Quand Haïm était de bonne humeur, il emmenait sa fille au café, à l'Istanbul ou à l'Athènes. Son préféré, c'était le Bosphore, un modeste établissement de la rue Sedaine où gravitaient les jeunes Juifs turcs ayant fui leur pays pour échapper à un service militaire interminable, sans espoir de promotion, ni même le droit de porter une arme. Un zinc tout en longueur, quelques chaises dépareillées, des affiches défraîchies vantant les paysages d'Anatolie... On n'y allait ni pour le cadre ni pour le café, plutôt médiocre, à dire vrai, mais bien pour se retrouver, entre soi. Les hommes se montraient nostalgiques de leur pays, des rites ottomans comme ceux de la dégustation des pistaches, du petit verre d'eau servi avec la consommation, du café blanc (de l'eau chaude où l'on laissait tremper des fleurs d'oranger) et surtout des conversations loin des oreilles des femmes. Certains poussaient la porte du Bosphore une demi-heure après leur arrivée à Paris : alertés par leur accent, les cochers des calèches les déposaient d'autorité devant le café. Un cousin ou un ami accueillait inmanquablement le nouvel émigrant, lui proposait parfois un travail, un matelas ou quelques billets, pour démarrer. Le Bosphore formait le cœur de la Petite Turquie, ce quartier populaire où tout le monde ou presque était pauvre et portait un nom « à coucher dehors ». Pas de ghetto

ici, pas de monde à part, mais un monde particulier. Cette partie du XI<sup>e</sup> arrondissement était en effet à majorité composée de Juifs du Levant, venus de l'Empire ottoman, de la Grèce, de la Turquie, mais comptait aussi une importante communauté ashkénaze ayant fui la haine et la pauvreté de la Pologne. Ces Juifs cohabitaient avec d'autres étrangers, des Espagnols, des Italiens, et quelques familles françaises modestes. Tous ces gens se mélangeaient, fréquentaient les mêmes cafés, les mêmes bistrots, et allaient danser ensemble le samedi soir. Chacun se débrouillait comme il pouvait pour survivre, sans prêter beaucoup d'attention à la nationalité des voisins. On entendait bien parfois « sale Polack ! » ou « crevure d'Espagnol ! », mais l'écume d'une bière effaçait vite ces insultes presque complices.

En cette rentrée 1939, l'atmosphère avait changé. On ne parlait que de la guerre, des discours enflammés d'Hitler, de l'insuffisance de la diplomatie française. Les journaux y consacraient chaque jour des titres toujours plus gros. Aux fenêtres ouvertes, les radios ébruitaient une rumeur de mort qui s'épandait dans la rue inquiète. On avait déjà à peine de quoi vivre, comment ferait-on si les hostilités se déclaraient vraiment ? Avant de s'endormir, Haïm ne chuchotait plus à l'oreille d'Hannah en allemand, cette langue qu'il aimait tant, celle de Zweig, de Schnitzler ou de Heine.

Un jour, devant l'école, la chance d'Hannah sembla enfin tourner.

« Tu vas me zieuter comme ça longtemps ? » lui lança Suzon. De vert son œil avait viré au noir. Pour



une fois, elle était seule. Visiblement, elle n'appréciait pas la solitude, ne serait-ce que quelques instants, et tapait du pied sur le trottoir.

Hannah lui emboîta le pas en se pressant car Suzon, comme la dernière fois, trottait, son écharpe en oriflamme. Elle cherchait ce qui pourrait intéresser cette fille si déroutante. Arrivée à l'angle de la rue, elle ne trouva rien de mieux qu'un timide au revoir. Elle se sentait stupide.

« Mais, grosse bête, tonna Suzon en montrant du doigt la porte cochère de la rue Popincourt, moi aussi j'habite là ! Je t'ai vue par la fenêtre, de l'autre côté de la cour. »

Elle imaginait Suzon loger plutôt boulevard Voltaire ou avenue Ledru-Rollin, des rues plus chics que la sienne, toujours encombrée de forains, de colporteurs, d'artisans. Suzon ne venait pas de loin, comme sa famille à elle. Ses parents n'avaient pas d'accent, et pourtant elle vivait aussi dans cette rue. Le cœur d'Hannah se gonfla d'espoir. Elles se reverraient forcément. Peut-être deviendraient-elles amies. En filant, Suzon lui adressa un clin d'œil canaille.

Hannah avait grandi seule. Les enfants des amis turcs de ses parents ne l'intéressaient guère, et les efforts de sa mère pour lui constituer un cercle de copines l'agaçaient. L'énervait aussi la nostalgie de ces gamines pour cette Turquie qu'elles n'avaient jamais vue, même en photo. Ses grands-parents le lui avaient bien expliqué : son pays, c'était ici, avec eux, avec l'école qui permettait, si l'on s'appliquait, de trouver une bonne place quelque part, de gagner sa vie convenablement. C'était forcément mieux que

de bavasser entre femmes dans un logement oriental. Elle était née en France, et non sur les rives du Bosphore, qu'elle ne découvrirait peut-être jamais. Mais curieusement, avec les filles de sa classe, elle avait du mal à se défaire de ses habits d'étrangère. Malgré son français impeccable, elle se sentait différente, redoutait les invitations à recevoir et à rendre. Tout cela lui paraissait compliqué, risqué. Ses craintes avaient fondu dès que Suzon lui avait parlé. Elle voulait connaître cette fille fascinante, s'en faire une alliée.

**L'**écharpe rouge de Suzon devint leur signe de ralliement. Quand elle voulait rejoindre Hannah, elle l'accrochait à la fenêtre de sa chambre, au troisième étage. De l'autre côté de la cour, au premier, Hannah apercevait la couleur et dévalait l'escalier.

Au début, elle ne pouvait croire que Suzon s'intéressait à elle. D'ailleurs, Suzon l'avait d'abord traitée comme un petit animal, maintenant une distance amusée, mais tendre. Hannah craignait de se montrer ordinaire, de la décevoir. Elles avaient fini par se lier d'un sentiment indéfinissable.

Elles parlaient des heures durant, dans la cour, assises sur leurs talons.

« Tu la trouves comment, toi, la maîtresse ?

— Belle. Et toi ?

— Moi, je serai jamais instit, ça c'est sûr. Tu te rends compte comme elle doit travailler ! La corvée !

— Eh ben, tu voudrais faire quoi ?